

# Théâtre

DANS **ÉTUDES 2005/1 Tome 402**, PAGES 97 À 100  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.021.0097

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2005-1-page-97?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Les Carnets d'Études

# T

## THÉÂTRE

1. Ensemble Orchestral Contemporain, direction Daniel Kawka. Ensemble Vocal *a sei voci*. Instrumentarium conforme à celui du *Messie* de Haendel, deux hautbois, deux bassons, deux trompettes, un percussionniste, un orgue positif, douze cordes.

2. Cette Marie-là n'est pas la pécheresse Marie de Magdala.

## Le Vase de parfums

Musique de Suzanne GIRAUD<sup>1</sup>. Livret et mise en scène d'Olivier Py. Au Théâtre de la Ville, après le Théâtre Groslin de Nantes et celui d'Angers, avant le Théâtre de Caen et l'Opéra de Lausanne

CE POÈME-OPÉRA raconte la nuit du Vendredi Saint, dans un monde désert après la mort du Christ. Et c'est aussi « l'une de ces nuits parmi les nuits du siècle où la foi n'est plus ». Le vase est celui qui servit à Marie-Madeleine pour baigner de parfum les pieds du Seigneur avant sa Passion. Olivier Py imagine que Marie<sup>2</sup> assiste sa sœur Marthe, mourante, sous les yeux d'un ange narrateur, et de l'Homme du siècle, autre forme du Tentateur, qui s'efforce d'entraîner Marie vers le désespoir, raillant sa foi absurde, puisque même les disciples ont abandonné leur Maître mort. L'Ange se tient en retrait, attentif, afin que « l'homme ne soit pas éprouvé au delà de l'humain ». Et Marie résiste, nie que la mort soit définitive malgré l'absence, car il est encore possible d'aimer et de désirer.

Mais le Tentateur insiste, s'appuie sur l'agonie de Marthe qui s'est usée au travail, laissant ses mains « à l'ouvrage de la mort ». Elle n'entend plus, ne voit plus, bien qu'elle respire encore, et désespère du retour du Sauveur. Alors que Marie veille, avec sa lampe, qu'elle lève au milieu des Ténèbres, en appelant la Musique, le Tentateur lui objecte la Misère du monde et convoque un mendiant, à qui il ordonne de chanter pour de l'argent, détournant une parole du Christ : « Souviens-toi, Marie, qu'il y aura toujours des pauvres. Et qu'à chaque affirmation de la joie, il faudra écouter la chanson de la misère. » L'Ange évoque le Sang qui coule des cinq Plaies du Christ, comme cinq bouches qui parlent et disent « l'amour inaltérable du Père ».

Portée par l'Esprit, Marie affirme que le pourquoi de la douleur ne saurait être dissocié de celui de la beauté, comme l'esprit ne peut être séparé de la chair. Célébrer la beauté, c'est assumer le monde en sa totalité, sans laquelle il n'y a pas de joie possible.

Marthe meurt sans avoir perçu la Musique, et sans croire à la puissance de l'amour par delà la mort. Sur le corps de sa sœur, Marie prononce alors le nom du Sauveur, et le verse dans sa bouche comme une eau vive : « L'eau que je verse dans sa bouche sans souffler, c'est Ton Nom [...]. Le nom de mon bien-aimé est Miséricorde [...]. Celui qui a aimé, seul, entend cela [...]. Je suis une bouche éperdue qui dit Son nom » ; comme la bouche sanglante du Cœur ouvert sur la Croix dit l'amour inaltérable du Père, rappelé par l'Ange. Et elle se met en route vers le Sépulcre, soulevée d'espérance : « Je verrai la pierre roulée, cette grande stèle qui annonce l'Eglise. Mes deux mains caresseront son lit de pierre, les larmes du Magnificat [...]. Je marche vers le tombeau ouvert comme une lettre, l'Oméga d'une nouvelle alliance. » Marthe, à cet instant, se lève, toute droite au milieu de la scène : « Oui, va, cours vers ton bien-aimé, cours ! Dis-lui que j'attends sa venue. Moi aussi. » Puis elle s'agenouille dans l'ombre.

La musique, à la fois subtile et déchirante, est bien celle que l'on pourrait entendre dans la nuit du Vendredi Saint. Elle est faite de micro-intervalles et de quarts de ton, qu'un orchestre multicolore incarne avec une puissance délicate, soulignée par de somptueuses percussions. L'ensemble magnifie le *recitativo cantando* monteverdien des cinq solistes<sup>3</sup> dont les voix jouent et chantent, avec un éclat brûlant et intime, chaque moment de cette Passion – à laquelle Olivier Py a donné une coloration qu'il aime définir comme bernanosienne, et qui correspond aussi à l'esprit de Rouault.

Plusieurs instrumentistes, au début, jouent aux quatre coins de la salle, comme si, selon le souhait de la compositrice, « la musique provenait des murs mêmes du théâtre ». L'orchestre, lui, est disposé en fond de scène, sur un plan vertical surplombant l'action (le percussionniste à 15 mètres au-dessus du plateau!), nous donnant l'impression d'un « concert d'anges » enveloppant le drame sacré, et pourtant intérieur au cœur de Marie, de Marthe, et de l'Ange. « Aimer, chante celui-ci, n'est rien qu'un grain de poussière, il y a cet autre infini : se savoir aimé. » Le théâtre ici, pour un soir, dépasse le théâtre.

3. Tous admirables (comme les musiciens, sous la direction du chef Daniel Kawha), dont il faut au moins détacher la grande soprano Sandrine Sutter, dans le rôle écrasant de Marie.

## Dis à ma fille que je pars en voyage

Texte et mise en scène de Denise CHALEM. Avec Christine Murillo, Elisabeth Vitali et Christine Guerdon. Au Théâtre du Rond-Point

**L**LA PRISON. Le malheur pur. Le fond de la solitude. Une femme, Dominique, dans une cellule. Forte femme, en longue peine. Elle a tué son mari qui abusait de sa petite fille. Elle a refusé les circons-

tances atténuantes (nous verrons). S'est adaptée, durement, se déplace avec énergie entre les quatre murs. Petites affaires rangées, photos punaisées au mur. Poste de télévision (elle regarde de temps en temps les histoires d'amour). Ne nettoie pas la cuvette hygiénique. Ne va jamais aux douches (nous verrons). A repéré un endroit précis où, en s'allongeant par terre, elle peut voir par la lucarne passer les avions. Le bonjour de l'espace, du ciel immense.

La gardienne fait entrer une seconde prisonnière, Caroline. Mince, raffinée, parfaite bourgeoise. Maîtresse du patron, dans une grosse société aux trafics louches, elle signait les chèques. Elle a payé pour lui et d'autres. Elle est perdue dans cet univers implacable. Dominique, venue « du peuple », la toise avec brusquerie. Elles n'ont rien à se dire, à partager. Et pourtant...

Une gardienne, lesbienne, a tenté d'abuser de Caroline aux douches (comme elle fait avec toutes les détenues, qui se soumettent). Caroline a crié, résisté, a été expédiée plusieurs jours au mitard, où la gardienne l'a violemment battue. Elle revient en cellule, dans un état lamentable, couverte de plaies, anéantie. Dominique la prend alors en main avec une rude délicatesse, la soigne, l'initie aux rites de la prison, la fortifie, la défend contre la gardienne (toujours agressive et provocante), et peu à peu entre elles s'établissent une connivence, une confiance, une mystérieuse et bouleversante amitié, au sein même de leur irrémédiable différence.

Dominique, qui a l'air si forte, qui a obtenu la faveur de faire des travaux dans la prison, pour amasser un pécule, s'endort épuisée, et Caroline la recouvre de sa couverture. Elle écrit à sa fille – lorsqu'elle est seule – avec une tendresse exquise dans sa maladresse. Elle murmure, en se réveillant les dimanches : « Le dimanche c'est le jour des suicides... » Quand Caroline essaie d'écouter la messe à la télévision, et l'entraîne à réciter le *Notre Père*, elle qui ne croit à rien marmonne très vite : « Notre Père... aux Cieux... » et coupe le poste en jurant. Elle traite Caroline de Mère Teresa, parce que celle-ci prie quelquefois et porte une « allumette » (amulette !) que lui a donnée un sorcier. Elle lui dit : « Oublie Jésus et cogne », mais finalement ne peut se passer d'elle qui l'écoute si bien. Elle lui confie qu'elle faisait le tapin pour ses mômes, mais n'a pas supporté de voir son mari allongé sur sa petite fille de cinq ans. Elle a refusé les circonstances atténuantes que voulait plaider l'avocate : « Ma mère aurait dû témoigner pour ça. Qu'est-ce qu'elle comprenait à son âge des saloperies de son père ? Elle est persuadée encore aujourd'hui qu'il l'adorait et que c'est moi qui étais jalouse. » Caroline la prend alors dans ses bras. Le malheur pur. Et pourtant...

Caroline n'est pas moins seule, d'une autre manière. Un père qui a refusé de lui donner son nom. Une mère qui s'est détournée

d'elle et ne vient jamais la voir. On comprend qu'elle dise à Dominique : « J'ai besoin de toi. » Et celle-ci de répondre : « C'est bien la première fois que quelqu'un dit qu'il a besoin de moi. » Elles se mettent à genoux de part et d'autre de la cuvette hygiénique pour fixer le couvercle. Dominique réussit du premier coup.

Plus tard, Caroline éclate de joie quand Dominique lui annonce qu'elle reçoit une remise de peine (« Cache ta joie », lui dit celle-ci). Et Caroline donne une rose qu'elle a pu trouver. « C'est pour mon enterrement ! », raille Dominique. Mais où ira-t-elle, à sa sortie ? Sa sœur a pris ses mères qui se sont attachées à elle et ne veulent plus la quitter. Elle n'a aucun refuge en ce monde. Elle écrit en douce une lettre à Caroline, puis va se suicider dans les douches. Caroline, éperdue, l'apprend par la bouche de la gardienne, trouve la lettre sous son oreiller, avec l'argent du pécule. Dominique lui demande seulement de téléphoner à sa fille qu'elle est partie faire un long voyage, dans un pays de montagnes, ouvert sur de hautes cimes étincelantes. Caroline s'écroule en larmes, invoque la Sainte Vierge, puis l'insulte et se relève, se jette sur la porte en cognant avec fureur, hurlant qu'elle doit absolument téléphoner à la fille de Dominique, saccage sa cellule, où deux nouvelles prisonnières doivent venir. La gardienne la maîtrise et l'entraîne au mitard, où elle va être enfermée à nouveau, pendant des jours.

Le malheur pur. Et pourtant... Jusqu'au dernier moment chacune a pensé à l'autre. D'où est donc venue, au sein de la pire solitude, cette indicible communion ? L'Ange disait dans la pièce précédente : « Aimer n'est rien qu'un grain de poussière. Il y a cet autre infini : se savoir aimé\* »

\* Les deux magnifiques comédiennes sont à la hauteur de cette œuvre grande et grave.

JEAN MAMBRINO

P.S. La place me manque pour évoquer un spectacle splendide, *Le Pont de San Luis Rey*, au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux. J'en parlerai, bien sûr, dans le numéro de février.